

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 92 (1989)

Artikel: L'histoire urbaine en Suisse : problèmes et méthodes
Autor: Walter, François
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-555472>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 28.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'histoire urbaine en Suisse: problèmes et méthodes

par François Walter

L'histoire urbaine existe depuis une vingtaine d'années. Une telle affirmation a de quoi surprendre puisque la ville a suscité, bien avant les années 1960, nombre d'études encore consultées aujourd'hui. Et pourtant, il n'y a guère plus d'un quart de siècle que l'on s'interroge sur la spécificité méthodologique des études urbaines. C'est, en effet, depuis le milieu des années soixante que la ville est vraiment devenue un objet d'étude autonome et digne d'attention pour les historiens alors que géographes, urbanistes et sociologues l'avaient intégrée depuis longtemps dans le champ de la recherche. Dorénavant l'histoire urbaine est reconnue institutionnellement: elle a ses revues (*Journal of Urban History*, *Urban History Review*, *Urbi* et *Storia urbana*, pour ne citer que les principales d'entre elles), ses groupes de recherche et ses colloques internationaux. L'acte fondateur de ce foisonnement d'intérêts nouveaux serait le colloque de Leicester, organisé en 1966 par le professeur H.J. Dyos, lequel se demandait justement, sans proposer de réponse absolue, si l'histoire urbaine a une approche qui lui est spécifique¹.

A vrai dire, il a été possible de constituer l'histoire urbaine en discipline au moment seulement où l'on a admis la sectorialisation de l'histoire. L'histoire des villes n'est-elle pas un domaine d'investigation légitime au même titre que la famille, la femme, le mouvement ouvrier, la sexualité, ou autres? L'apparition de disciplines sectorielles — distinctes des grandes subdivisions chronologiques et géographiques traditionnelles (par exemple histoire médiévale, histoire générale, histoire nationale) a amené l'abandon de trois principes qui paraissaient inéluctables aux historiens: 1) l'histoire se construit comme un puzzle dont les pièces sont les grandes monographies régionales; 2) l'histoire locale est un genre mineur pour érudits (le terme étant péjorativement connoté en contrepoint à celui d'historien universitaire); 3) l'objectif est de viser à une «histoire totale», intégrant tous les aspects de la vie sociale, structurés par l'économique. Pour en arriver à remettre en question ces dogmes, il a fallu rompre avec des maîtres qui, eux, nous ont justement enseigné le respect de la monographie et l'idéal de l'histoire totale.

Il a fallu se démarquer du programme de Lucien Febvre, lequel propose de partir des individualités géographiques (les régions des géographes) pour combiner et

¹ H. J. DYOS, «Agenda for Urban Historians», in *The Study of Urban History*, edited by H. J. DYOS, Londres, 1968, p. 1-46.

comparer entre elles le plus possible de monographies bâties sur la même ambition globalisante. Curieusement, le co-fondateur des *Annales*, qui n'a pas craint d'affronter des phénomènes de mentalité à l'échelle du siècle, pouvait s'inquiéter de desseins sectoriels. N'a-t-il pas écrit : « *Etudier les formes de l'habitation, ou la distribution des maisons et des agglomérations par toute la France... Mais la tâche en vérité est formidable. Beaucoup plus formidable même, et plus chimérique, en dépit des apparences que celle de restituer le tout d'une région* »². Or, depuis une dizaine d'années, ce n'est plus le cadre régional qui inspire les meilleurs travaux.

Force a été de s'éloigner des aspirations légitimes de Paul Levilliot qui a su, voilà plus de vingt ans, réhabiliter l'histoire locale non pas seulement comme variété de l'histoire régionale mais déjà comme expérience d'histoire sectorielle, restreinte à l'échelle micro-régionale³. Local ici s'oppose à global. La localité permettrait d'étudier de manière commode toute une série de thèmes de la vie quotidienne (une « *histoire concrète* ») dédaignés alors par la recherche universitaire de haut vol. Une histoire de seconde zone en quelque sorte, « *comme un travail en attente de futurs travaux d'ensemble régionaux, ou généraux* »⁴. Une histoire un peu délaissée parce que fondamentalement empirique et idiographique. Or, ce que j'entends par histoire urbaine est assez loin du projet louable mais paternaliste de P. Levilliot. L'historien d'une seule ville n'est pas moins performant que celui qui embrasse un territoire plus vaste et qui pratique l'histoire générale.

Enfin, nous avons dû nous résigner à relativiser le message de Fernand Braudel qui, l'année même de sa mort (1985), avouait : « *Certes, la « globalité » est une utopie, mais c'est vers elle qu'il nous faut tendre* »⁵. Bien sûr, qui a mieux que lui su mener conjointement l'étude de tous les aspects de la vie sociale d'un vaste espace comme la Méditerranée ? Il est néanmoins révolu le temps de la monographie régionale où dans un cadre délimité (selon des critères naturels ou administratifs), l'historien reconstruisait les interrelations entre les phénomènes économiques et la société, entre les institutions politiques et les réalités matérielles. L'utopie de la saisie globale a fait place à des problématiques sectorielles. Dans cette perspective, il est essentiel de comprendre, et j'y reviendrai tout au long de mon exposé, que la ville n'est pas uniquement un cadre (identique à la région dans l'acception des géographes du début de ce siècle); elle est devenue un problème. La ville pose des ques-

² L. FEBVRE, *La Terre et l'évolution humaine. Introduction géographique à l'histoire*, Paris, 1922, [p. 92 de l'édition parue chez Albin Michel en 1970]. « *Le tout d'une région* » est une expression de F. Simiand.

³ P. LEUILLIOT, « Défense et illustration de l'Histoire locale », in *Annales E.S.C.* 22 (1967), p. 154-177 et aussi « Histoire locale et politique de l'histoire », in *Annales E.S.C.* 29 (1974).

⁴ Ibid., 1967, p. 164.

⁵ Propos cité par Jean Boutier in *L'état des sciences sociales en France*, sous la direction de M. GUILLAUME, Paris, 1986, p. 66.

tions: nous essaierons d'évoquer ensemble les problématiques les plus fécondes aujourd'hui. Parallèlement, j'essaierai de faire le bilan des vingt dernières années sur ce front de la recherche en Suisse⁶.

1. L'HISTOIRE URBAINE N'EST PAS UNE VARIÉTÉ DE L'HISTOIRE LOCALE

Au seuil de la monumentale et exemplaire *Histoire de la France urbaine* dont le premier volume est paru en 1980, G. Duby observe qu'il a été plus difficile de réaliser cette œuvre que d'écrire l'*Histoire de la France rurale*, entreprise qu'il a également co-dirigée quelques années auparavant. La raison essentielle en est le niveau de la littérature. En effet, il existe sur la ville une importante littérature théorique. Les historiens s'en sont encore trop peu inspirés. Par contre, les monographies abondent mais conservent un caractère très ponctuel. « *Entre des considérations générales, dont certaines sont fort précieuses sur la ville et, d'autre part, une profusion d'études consacrées chacune à l'histoire de telle ou telle ville, nulle tentative qui préfigurât la nôtre* »⁷.

De plus, la ville est ramenée généralement à n'être qu'un cadre commode d'analyse; elle constitue un champ d'observation qui ne retient guère l'attention en tant que tel puisque ce qui intéresse le chercheur c'est le contenu. L'historien se contente de faire dans un *contexte urbain* de l'histoire démographique, de l'histoire sociale⁸, de l'histoire politique ou économique, ou si l'on préfère, il se borne à brosser le tableau de la démographie *dans une ville* ou de l'industrie *dans une ville*. C'est ce que dénonce un article de L. Bergeron et M. Roncayolo, une sorte de manifeste qui a servi de référence au renouveau de l'histoire urbaine en France. Ces deux auteurs écrivent: « *L'approche traditionnelle de l'histoire urbaine, jusqu'à ce que de récentes recherches insistent sur le parcellaire, l'habitat, l'appropriation du*

⁶ Ce bilan appelle de nombreuses références bibliographiques. Elles ne sauraient être exhaustives. Je me bornerai à signaler les études les plus novatrices ou les plus significatives des tendances de la recherche actuelle. Remarquons aussi que l'innovation dans ce domaine de l'histoire comme dans beaucoup d'autres emprunte le cheminement confidentiel des mémoires de licence. La diffusion de leurs résultats demeure un problème dans toutes nos universités. Pour une bibliographie critique de l'état actuel de la recherche urbaine, voir la contribution de B. FRITZSCHE, « *Moderne Stadtgeschichtsforschung in der Schweiz* », in Ch. ENGELI et H. MATZERATH (Hrsg.), *Moderne Stadtgeschichtsforschung in Europa, USA und Japan. Ein Handbuch*, Stuttgart, 1989, p. 153-163 et 485-490.

⁷ G. DUBY, « Préface », in *Histoire de la France urbaine*, tome I, Paris, 1980.

⁸ Un bon exemple avec l'étude, par ailleurs utile, de B. MUGGLIN, *Olten im Ancien-Regime. Sozialer Wandel in einer Kleinstadt*, Olten, 1982.

sol, les modes de conquête et de croissance de la ville a traité ledit espace comme plat, homogène, de surcroît limité à l'étendue même de la ville»⁹. Sans doute, un tel espace est-il propice à l'observation du social. Au mieux, l'espace est devenu un cadre neutre, une sorte de décor qui fait l'objet d'un tableau géographique au seuil de maints ouvrages. Or, comme le dit avec pertinence Bernard Lepetit, il est grand temps de comprendre que « l'homme n'est pas dans le monde comme une bille dans une boîte »¹⁰. Plutôt qu'un statut figé de variable exogène, il faut assigner à l'espace un rôle de variable explicative, et quand je dis l'espace, on peut aussi comprendre celui de la ville qui est un milieu changeant, à la fois façonné par l'homme et lui-même facteur de transformation de la société. Autrement dit, l'histoire urbaine est loin de n'être qu'une variété de l'histoire locale traditionnelle. Au lieu d'un espace-prétexte, la ville est assurément un espace-problème. « Constituer clairement l'histoire urbaine en histoire problème, écrit Bernard Lepetit, sérier les questions ayant pour but de cerner les effets de l'urbain paraissait de bonne méthode pour continuer à faire véritablement de l'histoire urbaine, et pour ne pas revenir à une histoire qui n'a d'intérêt pour la ville que parce que son objet se présente dans un cadre citadin »¹¹.

2. « UNE VILLE EST TOUJOURS UNE VILLE »

« Une ville est toujours une ville », aimait à répéter Fernand Braudel¹². Sous son apparente banalité, la formule cherche à provoquer. D'abord, elle incite à proposer une définition du phénomène urbain, ce qui est de plus en plus difficile dès lors qu'on quitte le champ de l'histoire médiévale où le statut juridique et la forme urbaine suffisent à opérer les discriminations nécessaires. En effet, depuis le XIX^e siècle, nous vivons la dilution de la ville, au fur et à mesure que l'urbanisation gagne du terrain et que les modes de vie urbains se répandent jusque dans les campagnes les plus reculées. Ensuite, l'affirmation de Braudel nous oblige à percevoir les régularités du phénomène urbain. L'espace de la ville ainsi que l'espace organisé par la ville prennent des formes comparables; ils secrètent des types de relations

⁹ L. BERGERON et M. RONCAYOLO, « De la ville préindustrielle à la ville industrielle. Essai sur l'historiographie française », in *Quaderni Storici* 27 (1974), p. 836.

¹⁰ B. LEPETIT, *Chemins de terres et voies d'eau. Réseau de transports et organisation de l'espace en France 1740-1840*, Paris, 1984, p. 9. Sur la conception de l'espace chez les historiens, lire: F. WALTER, « La géographie historique, une histoire des pratiques spatiales », in *UKPIK, Cahiers de l'Institut de Géographie de Fribourg*, N° 3, 1985, p. 13-18; P. BOURDELAIS et B. LEPETIT, « Histoire et espace », in *Espaces, jeux et enjeux*, ouvrage coordonné par F. AURIAC et R. BRUNET, Paris 1986, p. 15-26.

¹¹ B. LEPETIT, *Les villes dans la France moderne (1740-1840)*, Paris, 1988, p. 14.

¹² F. BRAUDEL, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme. XV^e-XVIII^e siècles*, tome I, Paris, 1979, p. 423.

entre les hommes qui se retrouvent dans les diverses sociétés et à différentes époques. D'où l'intérêt de regrouper les problèmes en un certain nombre de grandes questions susceptibles de faire progresser notre compréhension des espaces urbains, de leurs modalités, rôles et enjeux. Je me bornerai à signaler les plus pertinentes de ces questions en me référant aux réalités des XVIII^e-XX^e siècles qui me sont les plus familières.

a) Les rapports entre industrialisation et urbanisation sont un phénomène majeur. La nature du couplage industrie-ville — que celui-ci soit très serré ou au contraire beaucoup plus lâche — a longtemps focalisé les recherches qui ont eu tendance à faire du développement industriel le facteur essentiel de l'essor urbain au XIX^e siècle. Aujourd'hui, les chercheurs sont plus nuancés et insistent sur l'autonomie du phénomène urbain et la complexité des effets induits de l'industrialisation. Ainsi, le volume 4 de l'*Histoire de la France urbaine* s'intitule bien *La ville de l'âge industriel*, ce qui souligne la spécificité de la période affectée par des rapports sociaux différents sans inférer automatiquement une relation d'analogie. En Suisse, ces questions commencent à renouveler l'approche du phénomène urbain¹³. On sait, par exemple, que durant la majeure partie du XIX^e siècle, l'industrialisation s'est faite en dehors d'un contexte urbain pour des raisons structurelles (énergie et main-d'œuvre) et que les concentrations industrielles n'apparaissent qu'au moment où se développent les grosses entreprises d'industrie des machines et d'électro-métallurgie (dernier quart du XIX^e siècle). Les avantages urbains qui, en Suisse comme ailleurs, dynamisent la croissance des villes doivent être repensés en relation avec d'autres secteurs d'activités (les emplois tertiaires en particulier).

b) Le passage de l'armature urbaine pré-industrielle au réseau urbain contemporain est un deuxième champ d'investigation prometteur. Une ville n'est jamais seule. Au XVIII^e siècle, les villes suisses sont en grande majorité des cités de la rente foncière et de l'administration. Elles contrôlent des espaces de type régional fractionnés en cellules élémentaires. Leur inscription dans le territoire forme une armature relativement statique sans être figée. Souvent, la logique urbaine se réduit à la domination territoriale et les territoires dominés s'agencent comme les pièces d'un puzzle. Peu à peu, au XIX^e siècle, l'intensité de la vie de relations s'accroît, en parallèle avec l'amélioration de l'accessibilité (rôle essentiel des chemins de fer et

¹³ Voir par exemple J.-L. PIVETEAU, «Evolution du couple industrie/ville en Suisse de la fin du XVIII^e siècle à nos jours. Esquisse géo-historique», in *Géographie-Ecologie-Environnement-Organisation de l'espace*, N° 12, 1982, p. 55-67; H.-P. BAERTSCHI, *Industrialisierung, Eisenbahnschichten und Städtebau*, Bâle, 1983, (nouveau, mais un peu dogmatique dans ses références idéologiques). Les études, souvent anciennes des économistes restent utiles, ainsi W. STAMMHERR, *Schweizerische Gemeindetypen 1910 und 1960*, Zurich, 1964. La dimension historique est malheureusement complètement occultée dans l'ouvrage publié par la Société suisse d'Etudes pour l'Organisation de l'Espace et la Politique régionale: *Les enjeux de l'urbanisation*, Berne 1988. On y trouvera néanmoins de nombreuses questions stimulantes pour les historiens.

des nouveaux revêtements routiers). L'influence des villes s'étend et les nouveaux espaces économiques, indifférents aux frontières administratives, constituent un entrelacs qui délimite des aires emboîtées (au lieu des aires juxtaposées de l'armature). Assurément, les articulations des régions urbaines sont complexes. C'est pourquoi, le concept dynamique de réseau insiste sur la hiérarchie des villes aux fonctionnements différenciés, de la plus grande à la plus petite. Avec son étude des systèmes urbains de la France moderne, Bernard Lepetit a brillamment ouvert la voie aux recherches sur les formes d'organisation de l'espace, réalisant près de soixante-dix ans plus tard un projet que L. Febvre considérait comme chimérique¹⁴. En Suisse, l'éparpillement des sources et la pauvreté statistique rendent ce type d'entreprise singulièrement malaisée¹⁵. Toutefois, la mise en relation d'une croissance différenciée des localités selon qu'elles bénéficient ou non d'un axe de transport commence à produire des études régionales stimulantes.

c) L'approche sociale de la ville reste une voie privilégiée. C'est elle qui inspire les travaux les plus nombreux et les plus novateurs. A ce titre, les réserves exprimées par Louis Bergeron voici quinze ans demeurent d'actualité¹⁶. L'auteur se demande «*si les meilleurs travaux d'histoire démographique et sociale prenant pour cadre une ville ne comportent pas le risque, à la limite, de faire oublier la ville derrière l'étude globale de sa population et de ses structures sociales*». Et de poursuivre : «*L'histoire urbaine doit se souvenir d'être avant tout étude des formes historiques d'organisation sociale de l'espace urbain, pour reprendre le langage des géographes, ou des formes urbaines appropriées que produit chaque société à un stade déterminé de son évolution, pour emprunter au vocabulaire des sociologues*». De fait, nous commençons à disposer de nombreuses études solides sur les démographies urbaines : elles mettent l'accent sur un modèle spécifique de comportements urbains, dont l'incapacité des villes à assurer la reproduction de leurs effectifs est le trait le plus connu depuis que Rousseau a dénoncé les villes comme «*gouffre de l'espèce humaine*». «*Au bout de quelques générations, écrit le philosophe au livre premier de son Emile, les races périssent ou dégèrent ; il faut les renouveler, et c'est toujours la campagne qui fournit à ce renouvellement.*» Cependant, les mécanismes mêmes de l'attraction urbaine sur les populations rurales, les flux et reflux de migrants et les contours des bassins démographiques sont largement ignorés parce

¹⁴ B. LEPETIT, *op. cit.* A propos de L. Febvre, voir la phrase citée en ouverture de cette communication.

¹⁵ Dans un récent article, A.-L. Head a réuni un matériel considérable malheureusement utilisé uniquement dans une perspective démographique étroite et a-spatiale. Voir A.-L. HEAD, «*Contrastes ruraux et urbains en Suisse de 1600 au début du XIX^e siècle : la croissance démographique des villes et des campagnes et ses variables*», in *Mélanges d'histoire économique offerts au professeur Anne-Marie Piuz*, Genève, 1989, p. 125-141.

¹⁶ L. BERGERON, «*Histoire sociale et histoire urbaine. A la recherche d'une méthode*», in *Conjoncture économique. Structures sociales. Hommage à Ernest Labrousse*, Paris, 1974, p. 91-96.

que d'approche extrêmement complexe. On ne sait rien non plus de la mobilité sociale (ascension ou marginalisation) qui accompagne la mobilité géographique¹⁷.

Les phénomènes de ségrégation spatiale, parallèles à la croissance urbaine, ont fait l'objet de plusieurs études du meilleur historien suisse des villes, Bruno Fritzsche¹⁸. Celui-ci a mis en évidence les spécificités des petites villes suisses, où la topographie accidentée des sites urbains joue un rôle important dans la localisation des types de quartiers. Par exemple, les quartiers riches s'agrippent volontiers aux flancs ensoleillés des collines alors que les ouvriers logent dans les bas-fonds humides des vallées. Au XIX^e siècle, à la suite de l'abandon des freins à la mobilité que représentait le système complexe de contrôle social d'Ancien Régime, les nouveaux habitants s'entassaient dans les centres. La détérioration des conditions de logement qui en résulte contraint les classes aisées à fuir les centres-villes, et ce mouvement amorce des formes particulières de disparités socio-spatiales. Les travaux de recherche sur Zurich, que Fritzsche dirige, soulignent l'importance des conditions spatiales dans le processus de différenciation sociale, notamment dans les nouveaux quartiers qui se structurent peu à peu après 1870¹⁹. Les chercheurs sont attentifs aux liens entre conscience de classe, mouvement ouvrier et environnement urbain, surtout lorsqu'ils analysent les conflits de travail. Ainsi, la campagne pourtant très industrialisée ne participe guère aux mouvements de grève du début du XX^e siècle.

d) Le concept de production de l'espace, emprunté aux sociologues et aux géographes, a singulièrement modifié les perspectives de notre problématique. Chaque société produit de l'espace, comme elle produit sa structure et de la culture. Produire de l'espace signifie le différencier et l'organiser. Quels sont les mécanismes qui contribuent dès lors à créer les formes urbaines? Dans cette perspective, le domaine de recherche le plus pointu semble celui de l'histoire de la gestion volontaire et concertée de l'espace, quand le chercheur analyse les processus de régulation exercés par la société sur l'espace urbain.

Au fond, toute société estime qu'en agissant sur l'espace, on transforme aussi les conditions de fonctionnement du social. On a pu dire que le succès des program-

¹⁷ Une étude déjà ancienne mais unique: P.-M. ATTESLANDER, *Probleme der sozialen Anpassung. Eine soziologische Untersuchung über den Zuzug nach der Stadt Zürich*, Köln, 1956.

¹⁸ Entre autres: B. FRITZSCHE, «Städtisches Wachstum und soziale Konflikte», in *Schweizerische Zeitschrift für Volkswirtschaft und Statistik*, 113 (1977), p. 447-473; «Mechanismen der sozialen Segregation», in H. J. TEUTEBERG (hg.), *Homo habitans*, Münster, 1985, p. 155-168; «Stadtgeschichte und Quartiergeschichte», in *Schweizerisches Archiv für Volkskunde*, 82 (1986), p. 58-67.

¹⁹ Parmi les bonnes études récentes d'histoire urbaine, on signalera P. RCELLIN, *St-Gallen. Stadtveränderung und Stadterlebnis im 19. Jahrhundert. Stadt zwischen Heimat und Fremde, Tradition und Fortschritt*, St-Gallen, 1981. Voir aussi P. HUGGER, *Kleinbüdingen: von der Dorfidylle zu Alttag eines Basler Industriequartier*, Basel, 1984.

mes de cités-jardins après la première guerre mondiale tenait à la fonction idéologique du mouvement : légitimer l'ordre existant face aux menaces de radicalisation ; donner un environnement sain pour désamorcer la révolution sociale. Ce type d'idéologie joue fortement dans la politique du logement et le subventionnement de la construction après 1918. En outre, on doit se demander avec M. J. Daunton « jusqu'à quel point la planification a-t-elle introduit l'ordre et la discipline au bénéfice des forces du marché? »²⁰. Par exemple, les solutions retenues pour lutter contre les épidémies dans les villes au XIX^e siècle. Deux théories en présence, celle de la contagion et celle des miasmes. Le choix de l'une ou de l'autre a des implications sociales. Si l'on suit la théorie de la contagion, le remède est la quarantaine, l'isolement, la fermeture de la ville, l'arrêt des activités économiques et du commerce. Au contraire, la théorie des miasmes²¹ nécessite de grands travaux d'assainissement et l'ouverture de la ville. C'est ce dernier paradigme, beaucoup plus dynamique économiquement, qui a été retenu et a servi d'amorce à la politique d'urbanisme²². Les règles désincarnées n'existent pas.

e) Enfin, parmi les interrogations majeures de la recherche urbaine aujourd'hui, il faut faire une large part aux représentations. Ce terme désigne aussi bien les idées et les images produites par les habitants des villes que les désirs et les émotions qu'ils ont ressentis face au bouleversement de leur espace familial. Comment les acteurs sociaux voient-ils la ville? Quelles valeurs projettent-ils sur elle? Comment lire la ville en tant que catalogue de symboles? L'analyse des perceptions différentielles de la cité à travers le discours et l'image, les différentes manifestations du pouvoir et les rencontres du pouvoir et du savoir, tout cela commence à susciter des recherches stimulantes²³. On se rend compte à quel point les représentations influencent la pratique des historiens. C'est la persistance en Suisse des idéologies ruralisantes aux XIX^e-XX^e siècles et l'importance des attitudes anti-

²⁰M. J. DAUNTON, « L'histoire de la planification urbaine existe-t-elle? Bilan critique », in *Les Annales de la recherche urbaine*, N° 22, 1984, p. 71-88.

²¹Les miasmes sont des émanations provenant des eaux stagnantes et des déchets organiques en décomposition. Avant les découvertes pasteuriennes, on leur attribuait la responsabilité des maladies infectieuses et des épidémies.

²²En ce qui concerne la Suisse, voir F. WALTER, « Urbanizzazione ed urbanistica in Svizzera, 1750-1914: la nascita della città moderna », in *Storia urbana*, N° 41, 1987, p. 29-61.

²³André Corboz est un pionnier de l'histoire urbaine en Suisse. Parmi ses nombreux travaux, il y en a qui proposent une lecture symbolique de l'espace urbain. Par exemple: A. CORBOZ, « Micheli du Crest, Polybe et Salomon: examen du projet d'extension de Genève en 1730 », in *Genava*, 28 (1980), p. 155-182 et 29 (1981), p. 151-172. Un colloque s'est tenu à Genève en 1988 sur le thème des représentations urbaines. Les actes en ont été publiés: voir *Vivre et imaginer la ville XVIII^e-XIX^e siècles*, Contributions réunies par F. WALTER, Genève, 1988.

urbaines dans la culture politique qui ont différé la prise de conscience de l'intérêt d'investigations spécifiques au champ urbain²⁴.

3. LA PÉNURIE INQUIÉTANTE DE L'HISTOIRE URBAINE EN SUISSE

Le programme de questions que je viens d'esquisser n'a rien de révolutionnaire. Il correspond à ce qui se fait depuis vingt ans ailleurs, je le répète, et il suffit de lire les synthèses historiographiques des récents dictionnaires d'histoire pour s'en convaincre²⁵. Or, la production suisse est en général bien en deçà de ce programme. Voyez les instruments de travail à disposition. Trois bibliographies qui se complètent, publiées par P. Guyer en 1970, G. Boesch en 1977 et M. Kœrner en 1988²⁶. On a nettement l'impression que l'histoire des villes se limite à de l'archéologie et de l'histoire médiévale; la ville disparaîtrait du champ d'intérêt des historiens au moment où elle perd sa suprématie politique avec la Révolution. Ce caractère spécifique de l'histoire suisse explique la primauté d'une variante traditionnelle de son histoire urbaine, celle d'une histoire événementielle et politique. N'oublions pas que les Etats les plus puissants du Corps helvétique sous l'Ancien Régime ont été des Républiques urbaines et que l'« Age des Révolutions », comme on désigne la période 1798-1848, a eu pour objectif essentiel de détruire la prédominance politique des villes. C'est dire que la confusion entre histoire urbaine et histoire politique justifie le peu d'attention portée jusqu'ici à une véritable problématique urbaine. La remarque unique et définitive que G. Boesch consacre à la ville moderne est tout simplement consternante: « *L'époque moderne, écrit-il, a vu se produire aussi en Suisse des gonflements de population malsains dans les villes* »! Quant à la récente bibliographie de M. Kœrner, elle reprend mécaniquement tous les titres de la *Bibliographie de l'histoire suisse* dont le cadre est une localité urbaine. Est-il concevable de passer ainsi sans autre du cadre topographique à l'histoire urbaine? On a droit à toutes les monographies et inventaires architecturaux ainsi

²⁴ Opinion partagée par U. GYR, « *Volkskunde und Stadt-Volkskundler in der Stadt? Zur Situation städtischer Kulturforschung in der Schweiz* », in *Grossstadt. Aspekte empirischer Kulturforschung*, hrsg. von T. KOHLMANN et H. BAUSINGER, Berlin, 1985, p. 157-165.

²⁵ En particulier, l'article *Ville* de D. ROCHE in *La Nouvelle Histoire*, sous la direction de J. LE GOFF, Paris, 1978. Plus complaisant pour les démarches traditionnelles, l'article *Histoire urbaine* rédigé par O. ZUNZ pour le *Dictionnaire des Sciences historiques*, publié sous la direction de A. BURGHIÈRE, Paris, 1986. Voir aussi P.-G. GEROSA, « *Note sugli orientamenti attuali della storia urbana* », in *Cenobio*, N° 4 (1985), p. 315-350.

²⁶ P. GUYER, *Bibliographie der Stadtgeschichte der Schweiz*, Zürich, 1960; G. BOESCH, in *Guide international d'histoire urbaine, tome I, Europe*, sous la direction de Ph. WOLFF, Paris, 1977; *Bibliographie der Stadtgeschichte der Schweiz 1970-1985*, M. KÖRNER (Hrsg.), Berne, 1988.

qu'à toutes les biographies de personnages ayant vécu dans une ville, sans parler des chevauchements entre canton et ville lorsque, comme à Genève, Neuchâtel ou Zurich, les appellations demeurent forcément ambiguës. On y cherchera en vain, par contre, les grandes stations touristiques, ces villes nouvelles du XX^e siècle, dont l'essor extraordinairement rapide est l'une des variantes de l'urbanisation contemporaine. De fait, ce fourre-tout qu'est devenue la bibliographie de l'histoire urbaine suisse reflète assez bien la pauvreté conceptuelle et méthodologique de ceux qui la pratiquent. Le bilan critique de B. Fritzsche, publié en 1976, demeure valable quand il constate les carences de la recherche en Suisse²⁷. Son diagnostic est toujours très réservé, dans un nouveau bilan publié en 1989²⁸. Avec Fritzsche, nous ne pouvons que répéter qu'une véritable histoire des villes a besoin d'un approfondissement méthodologique préalable. Ce ne sont pas les études partielles et locales qui manquent mais bien un concept d'ensemble lié à une véritable problématique urbaine, conclut cet auteur. Aujourd'hui, il n'est donc pas encore possible d'écrire une histoire de la Suisse urbaine. Rares sont les villes qui ont suscité des recherches avec une dynamique espace-société comme fil conducteur²⁹. Et pourtant, si l'on veut sortir d'une histoire où la ville n'est qu'un cadre topographique commode, il faudra préalablement se dégager de la conception traditionnelle qui veut que les données spatiales soient fixées une fois pour toutes. A ce déterminisme historique et géographique malsain, il est temps de substituer une formule dans laquelle on admette que la signification du milieu urbain change en fonction de toute une série de facteurs économiques et sociaux. A ce moment-là seulement, la ville deviendra pour les historiens le personnage central qu'elle n'a cessé d'être dans l'histoire.

François Walter

²⁷ B. FRITZSCHE, «Schweizer Städte im 19. Jahrhundert. Moderne Stadtgeschichte als Aufgabe der historischen Forschung», in *Revue suisse d'histoire*, 26 (1976), p. 434-447.

²⁸ B. FRITZSCHE, «Moderne Stadtgeschichtsforschung...», *op. cit.*

²⁹ Lausanne constitue une exception. Voir *Histoire de Lausanne*, sous la direction de J.-Ch. BIAUDET, Toulouse, Lausanne, 1982.